

LE CONCEPT DELEUZIEN D'AGENCEMENT EST-IL EXPLOITABLE PAR LES SIC ?

[posture : à la fois chercher, pousser sur Deleuze et essayer d'être compréhensible]

PRELABLE : 2 OBJECTIFS

Cette présentation vise deux objectifs :

1. d'une part, proposer une *lecture* philosophique du concept d'agencement proposé par Deleuze (et Guattari) ; cette lecture philosophique va insister sur le problème, pas simple (et même pas simple du tout je trouve), que pose, dans la philosophie de Deleuze, l'articulation de ce concept d'agencement avec des concepts spatiaux ou *géographiques* comme ceux de *plan d'immanence*, ou de *diagramme*; ce problème d'articulation est directement posé par le texte de Laurence, qui me sert ici de support : « Deliberative machines » (p. 10) et dans ton schéma à 3 niveaux (sur lesquels on va revenir) [*le montrer*] : oui, dans ton texte, tu te coltines de front ce qu'il y a à mon sens de plus dur chez Deleuze ;

2. d'autre part, 2nd objectif : identifier les *usages* possibles de ce concept deleuzien, ses *bricolages* possibles, par les sciences de l'homme, et notamment par les SIC, sur le thème en particulier des rapports entre « délibération et technique », examinés par Laurence dans son texte (avec lequel je vais m'expliquer en fait presque tout au long de la présentation ; à ce propos une précision d'emblée : mon propos ne va pas être de juger de l'usage spécifique effectué par Laurence de l'agencement deleuzien – c'est sans doute un peu prétentieux, mais je vais essayer de prendre appui sur le texte de Laurence pour questionner *les SIC elles-mêmes* : je risquerais bien l'hypothèse en effet selon laquelle cet/ton usage de l'agencement est typique de ce que peuvent faire les SIC avec un concept philosophique de cet ordre – on verra ce que vous en pensez).

Bon, en espérant que ce soit à peu près compréhensible pour ceux qui ne l'ont pas lu. Cette présentation peut finalement comporter deux difficultés :

a) faire référence à un texte non lu (celui de Laurence),

b) mobiliser une philosophie pas simple du tout, sur laquelle on a pas encore forcément beaucoup de recul (celle de Deleuze).

Du coup, je vous invite vraiment à m'interrompre si y'a souci (l'année dernière, j'avais fait une présentation à CRI un peu du même ordre, et aussi sur la base d'un papier écrit – plutôt qu'à partir d'un ppt – et cela n'avait pas forcément été un franc succès) :

Lecture philosophique du concept d'agencement ; usages possibles par les SIC : voilà les deux objectifs que je vous propose.

Avant d'attaquer ces deux objectifs sur l'agencement, je vous propose un moment préalable d'introduction à la philosophie de Deleuze, qui est, je crois, une philosophie du mouvement (plutôt qu'une philosophie disons de la différence).

1^{ER} MOMENT : DELEUZE : UNE PHILOSOPHIE DU MOUVEMENT

1. La plupart des philosophes ou penseurs français contemporains – du moins ceux qui, à mon sens, renouvellent le plus nos manières de penser –, se sont battus contre les philosophies de l'identité, plus précisément : contre *la* philosophie définie à partir du *primat d'une identité*, que cette identité soit celle de l'homme, du *sujet* – ou d'une conscience –, de Dieu – ou d'une réalité quelle qu'elle soit. « Le primat d'une identité » : avec cette formule, il ne s'agit pas de dire, naturellement, que la philosophie de l'identité, la métaphysique, ignore ce qui s'oppose à l'identité – par exemple et notamment : le devenir, l'altérité, le multiple, la différence –, elle

ne l'ignore pas mais le soumet à l'identité ou le subordonne à l'identité – qui prime donc ; c'est même là peut-être une des tâches principales de la philosophie : *relever le non-identique par l'identité*, soumettre à l'identité ce qui prétend pourtant la contester.

Voyez, par exemple, comment la philosophie de la conscience de Husserl s'attache à soumettre l'altérité de la conscience d'autrui à l'identité de la conscience du sujet (ou de l'ego) : il se débat avec cela, Husserl : il s'attache à respecter, autant que possible, la spécificité ou la différence d'autrui tout en la pensant – cette différence même – depuis le primat de la conscience de l'ego...

Et ce combat de Husserl a du reste permis à ces successeurs, dont Deleuze, de s'engouffrer dans les voies qu'il avait ouvertes – juste ouvertes – et de mettre au premier plan cette fois-ci le non-identique et donc de renverser les priorités : de soumettre l'identité à du non-identique.

2. Il y a plusieurs manières de faire ce geste, de contester ou de renverser ce primat de l'identité – qui est aussi le primat de l'homme (et de ce point de vue, les philosophes contemporains sont particulièrement critiques à l'égard des sciences **de l'homme**, qui, selon eux, reposent sur cela même qu'ils s'emploient à contester : l'homme, l'acteur, contestation de l'homme qui se déploie uniquement sur le plan théorique pas sur le plan pratique, politique ou éthique – et ce conflit théorique entre philosophie et sciences de l'homme va être à l'horizon, je crois, de toute cette présentation).

Plusieurs manières donc : à ce primat de l'homme, on peut en effet opposer le primat du *multiple* (Badiou), le primat de l'*altérité* (Levinas), le primat de la *différence* (Derrida) ou encore le primat du devenir ou du *mouvement* – et c'est à mon sens ce que fait Deleuze.

Cela mériterait un peu discussion : Deleuze fait en effet aussi valoir les dimensions de la différence – dans son livre *Différence et répétition* – ou de la *multiplicité*, rattachée à l'agencement, puisqu'il écrit : « *Ce que nous appelons agencement, c'est précisément une multiplicité* » (Dia, p. 160) – ou une multiplicité de dimensions hétérogènes.

Mais je crois qu'on peut dire, sans trop se tromper, que si l'agencement défait l'identité ce n'est pas – d'abord – parce qu'il introduit de la différence ou de l'hétérogène ou du multiple, c'est d'abord parce qu'il emporte l'identité dans un *mouvement* ou dans un *devenir*. Autrement dit, la différence – celle qui s'opère effectivement dans l'agencement (qui est un agencement de dimensions différentes ou hétérogènes) – ne vaut d'abord chez Deleuze que parce qu'elle introduit du mouvement, que parce que **le sujets sont débordés ou emportés dans un processus, comme on peut être emporté dans un fleuve agité.**

[*jetable* : Sans trop m'étendre ici sur cette question d'interprétation de Deleuze, je voudrais juste indiquer deux types d'arguments d'ordre différent qui viendrait je crois soutenir, sans trop de difficulté, cette thèse d'une philosophie du mouvement – du fleuve agité – chez Deleuze :

- du point de vue de l'histoire de la philosophie : l'ancrage de la philosophie de Deleuze dans Bergson – philosophe de la durée, du mouvement comme devenir – et chez Hegel, qu'il critique comme un philosophe du « faux-mouvement » (qu'est le mouvement dialectique), me paraît significatif :

- du point de vue de l'œuvre même de Deleuze : de *Logique du sens* (1969) à *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991), le mouvement ou la pensée selon le mouvement prime ; dans les toutes premières pages du 1^{er} il est question d'« événement pur », de « pur devenir sans mesure, véritable devenir-fou » ; dans la dernière page du dernier, il est question de *plonger* dans le chaos (on va y revenir)]

3. Le problème dès lors est le suivant à mon sens : comment Deleuze pense-t-il le *mouvement* ? Quelle est sa philosophie du mouvement ? Car là aussi, il y a plusieurs manières de penser le mouvement, d'emporter l'identité de l'homme dans le mouvement ; pour ma part, j'en ai identifié trois : l'*événement* – l'explosion d'un événement –, le *devenir* – la durée du devenir –, et l'*agencement* – qui sont trois dimensions du mouvement : sa hauteur disons (la hauteur de l'explosion d'un événement), sa longueur (longueur du devenir) ou sa largeur disons.

Mon hypothèse est la suivante : Deleuze conjugue ces trois dimensions, tout en accordant le primat (ou la priorité) à la dimension de l'agencement : c'est seulement une rencontre disons de plusieurs choses hétérogènes – dans l'agencement – qui crée des événements et du devenir.

Un argument pour justifier ce primat de l'agencement (qui ne fait pas nécessairement consensus chez les interprètes de Deleuze) : cette dimension de l'agencement est la seule des trois dimensions identifiées qui tranche sur l'*histoire* (qui elle est assez directement convoquée par les devenirs et par les événements) – et Deleuze est en effet massivement du côté de la *géographie*, plutôt de la **géophilosophie** comme il dit, (il écrit cette phrase un peu énigmatique de prime abord : « *le devenir est géographique* ») et les agencements comme les réseaux, comme les rhizomes (qui sont pour Deleuze – et Guattari – des racines qui prolifèrent) relèvent d'abord d'une spatialité ou d'une spatialisation ; il va ainsi être question, avec Deleuze, de *lignes*, de *plan*, de *dé-territorialisation* ou encore de *nomadisme*. Voilà l'univers – géographique donc ou géophilosophique – de l'agencement de Deleuze, je crois.

Je m'arrête là pour cette 1^{ère} phase introductive en disant que mon hypothèse, pas très risquée à ce stade je crois, est la suivante : le concept d'agencement s'inscrit, chez Deleuze, dans une philosophie du mouvement mobilisant le registre de l'*espace* ou de la géographie. Mais comment l'agencement peut-il donc conjuguer, concilier, mouvement et espace ?

[si besoin : on peut dire que la différence entre le mouvement et le changement tient à ce que, chez ce dernier, le mouvement est toujours subordonné à un point de départ ou d'arrivée ; dans le mouvement au contraire, ce qui importe c'est le processus lui-même qui a priori n'a pas de début, ni de fin et comme dit Deleuze : on est toujours au milieu ; cf. aussi la métaphore de la mélodie chez Bergson]

Une ligne de fuite, n'est pas subordonnée à un point d'arrivée ou de départ : elle fuit et c'est tout !

2. CONCILIER ESPACE ET MOUVEMENT : LE PROBLEME DE DELEUZE

2.1. L'agencement chez Deleuze : 1ère définition

1. « Qu'est-ce qu'un agencement, c'est une multiplicité qui comporte beaucoup de termes hétérogènes, et qui établit des liaisons, des relations entre eux, à travers des âges, des sexes, des règnes – des natures différentes. Aussi la seule unité de l'agencement est de co-fonctionnement (...) Un animal se définit moins par son genre ou son espèce, ses organes et ses fonctions que par les agencements dans lesquels il entre. Soit un agencement du type homme-animal-objet manufacturé : HOMME-CHEVAL-ETRIER. » (Dia, p. 84) Nous, dans AGAPIC, on a examiné des agencements de collectifs, d'espaces-temps et d'objets.

2. L'agencement s'inscrit ici dans une perspective **relationnelle** très Costechienne (on est encore dans le régime de la différence ou de l'hétérogénéité ou de la multiplicité : l'agencement conjugue plusieurs termes hétérogènes) : ce qui importe, c'est moins les substances mises en relation que les relations en tant que telles **ENTRE** les substances,

substances qui sont, du coup, définies par ces relations elles-mêmes (c'est ce que dit Deleuze à propos de l'animal mais on pourrait le dire aussi à propos de l'homme).

(bien dire que l'agencement est premier chez Deleuze)

[C'est d'autant plus costechien que la technique est bien présente dans cette approche relationnelle. Elle ne constitue pas un thème majeur de Deleuze – qui la considère comme une pièce des agencements ou des machines désirantes –, je crois, mais il écrit quand même : « l'histoire des techniques montre qu'un outil n'est rien, en dehors de l'agencement machinique variable qui lui donne tel rapport de voisinage avec l'homme, les animaux et les choses »]

2.2. Qu'est-ce qu'un agencement qui fuit ?

Introduction : l'exigence d'un agencement qui fuit (ou qui dé-territorialise)

1. Mais cette première lecture de l'agencement ne suffit pas à rendre compte de la philosophie du mouvement de Deleuze : encore une fois, avec cette lecture, il y a de la différence, de la multiplicité, de l'hétérogénéité ou de l'altérité disons, mais pas de mouvement. Pour prendre la mesure de celui-ci – et du statut des agencements –, il faut en fait articuler l'idée d'agencement à une seconde idée : l'idée de *plan* que nous pouvons considérer ici comme identique à celle de *diagramme*, que nous privilégie Laurence [dans QP, p. 55, les « traits diagrammatiques » sont assimilés à « des mouvements infinis » inséparables « d'un plan d'immanence », QP, p. 79].

Il n'y a pas de livre de Deleuze (mais je n'ai pas tout lu) qui ne conjugue pas ces deux types d'idées – relevant respectivement d'un fonctionnement et d'un espace –, elles n'ont pas tout le temps le même nom, parfois c'est le couple des *machines désirantes* et du *corps sans organe* (dans *l'Anti-Œdipe*), parfois le couple des *agencements* et du *diagramme* dans *Foucault*, parfois, sur un autre registre, le couple des *concepts* (eux-mêmes, vus comme agencements) et du *plan d'immanence* dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* Je vais désigner ici, de façon privilégiée, ce couple deleuzien comme le couple de l'agencement et du plan.

2. Pourquoi donc cette dualité d'un fonctionnement dynamique disons – un agencement – et d'un espace – un plan caractéristique de la géophilosophie de Deleuze ?

Etre lent, c'est dur

Pour une raison principale à mon sens : s'il doit mouvementiser, s'il relève d'un fleuve agité, l'agencement a forcément avoir avec un espace ou plutôt : une *spatialisation*, un mouvement dans l'espace, une géographie dynamique : le fleuve a besoin de couler.

Il s'agit donc non seulement d'être « entre » les termes de l'agencement mais aussi et surtout d'être emporté dans le mouvement – dans un mouvement géographique – : l'« entre » de l'agencement – les relations de l'agencement – ne sont que des moyens de **délocaliser** (mais pas au sens de Pierre Steiner, dans son article sur Dewey – délocaliser les phénomènes mentaux – car cette délocalisation, au-delà de la conscience, de Dewey relocalise les phénomènes mentaux, certes pas dans le cerveau, mais encore dans une *situation*) : l'agencement délocalise la conscience si l'on veut (la conscience qui s'agence) au-delà même de toute situation : *le fleuve agité ne s'arrête pas !*

C'est ici à mon sens **le cœur de Deleuze** : penser, via les agencements, une ouverture des identités – ou des territoires – qui se déploie selon un mouvement géographique ; de ce point de vue, les concepts centraux de Deleuze, ce sont des concepts qui indiquent *à la fois* cette géographie *et* ce mouvement : les concepts de plan ou de diagramme ou même de ligne – qui sont pourtant bien au cœur du système de Deleuze – sont trop statiques de ce point de vue, je crois ; des concepts plus centraux seraient plutôt ceux de **lignes de fuite – ou de sorcière (sur**

son balai) –, de dé-territorialisation (que mobilise Laurence), concepts qui jouent donc bien sur le double registre du mouvement et de l'espace.

Deleuze écrit : « *Il faut (...) dans chaque agencement découvrir la valeur propre des lignes de fuite existantes* » (*Dialogues*, p. 141)

Lignes de fuite, dé-territorialisation : dans la lignée de ce qui précède, il faut préciser d'emblée (et finalement, c'est peut-être le message deleuzien principal que je voudrais faire valoir dans cette présentation) : **il ne s'agit pas, avec ces concepts, de fuir quelque part ou de reconstruire un nouveau territoire – qui serait nécessairement une nouvelle identité, une nouvelle substance –, mais juste de sortir du territoire, de l'ouvrir, de le faire fuir, comme « on crève un tuyau » (dit Deleuze)...** Voilà l'exigence directrice de Deleuze

Deleuze écrit à propos de l'art : « *Voilà tout ce qu'il faut pour faire de l'art : une maison, des postures, des couleurs et des chants – à condition que tout cela s'ouvre et s'élançe sur un vecteur fou comme un balai de sorcière, une ligne (...) de déterritorialisation* » (QP, p. 175 – tout Deleuze est peut-être dans cette dernière phrase)

3. (exemple) L'agencement fait fuir ; je cherchais un exemple concret à l'UTC d'agencement ainsi entendu – sachant que Deleuze ne serait probablement pas d'accord pour une telle application de son concept sur un terrain particulier – et je me demandais si le partenariat, l'agencement avec l'UTSEUS n'était pas un bon exemple : non pas parce qu'il consiste à établir une autre université – une autre substance – (à bas, mais parce qu'il conduit à ouvrir l'UTC elle-même sur autre chose, sur d'autres lignes, comme si l'arrivée des étudiants chinois, *l'agencement avec nous, faisaient fuir l'UTC* et pouvaient, peut-être, l'amener à se transformer (même si Deleuze ne pense pas directement ce type de transformation, ce n'est pas son problème). Bon.

Deleuze, lui, en tous cas, a vu dans Mai 68 un moment où la société française fuyait...

[Avec ces questions de fuite, de perte d'étanchéité, d'ouverture spatialisante]
[fuir, c'est perdre son étanchéité, ou sa clôture]

[ou encore : Il ne pourrait penser que l'ouverture du sujet, que l'emportement du sujet dans ce qui le déborde, mais alors il ne parviendrait pas à se distinguer d'une ouverture de type constechienne sur l'entre, il faut que cet « entre » soit déborde aussi et, du coup, que le mouvement se répartisse dans l'espace : géographiquement. Il a besoin d'un concept d'espace, de conjuguer mouvement et espace.]

[citation : « *les mouvements de déterritorialisation ne sont pas séparables des territoires qui s'ouvrent sur un ailleurs* », QP, p. 82]

PAUSE – Là je suis un peu à un tournant, j'ai fini l'intro du 2.2. ; on voit l'exigence d'un agencement qui fuit, on ne voit pas trop comment un agencement de ce type est possible, mais est-ce qu'on a le temps d'approfondir cette affaire, intéressante je trouve mais technique – ou ne faut-il pas que je passe directement à la comparaison avec Foucault ? Ou vous avez des questions ?

4. (introduction au problème) Bon, une fois que l'on a dit cela on a peut-être dit l'essentiel –, mais, il est peut-être nécessaire de rentrer un petit peu dans le système de Deleuze, notamment pour comprendre le ressort exactement de cet agencement qui fuit et, d'abord, je trouve, comment Deleuze peut articuler agencement et plan : car, comme je l'ai suggéré, a priori un plan, un diagramme ce n'est pas très mouvementé ! Comment ces dimensions peuvent-elles donc, alors, être au cœur du système de Deleuze ? On pourrait notamment avoir tendance à penser spontanément que le plan c'est le cadre – lui-même fixe – dans lequel jouent les agencements, mais voir l'affaire ainsi, ce serait subordonner à nouveau le mouvement ou la fuite à une identité (celle du plan), ce serait borner le fleuve (je continue, un

peu lourdement peut-être, cette métaphore du fleuve). Ce n'est pas ce qui se passe chez Deleuze. Deleuze a besoin, on la dit, d'un certain espace – un plan disons – pour sortir du régime de la relation, toujours *située*, mais cet espace doit laisser placer au mouvement, ne doit pas compromettre le primat du mouvement. Alors comment il fait pour s'en sortir avec cette idée de *plan* (et pour arriver donc à concilier espace et mouvement) ?

Pour moi, on touche là aux questions les plus difficiles que pose la philosophie de Deleuze (qui ne sont, je crois, pas du tout réglées entre les interprètes de sa philosophie) – et je suis bien content que vous m'ayez donné l'occasion de les travailler un peu, avec vous.

5. (introduction, fin) La question est donc : comment – à l'aune de cette exigence de fuite (ou de mouvement de fuite) – comprendre cette articulation de l'agencement et du plan – et en particulier comment comprendre ce plan ? Et d'abord, comment *ne pas* le comprendre. Il me semble qu'il importe de distinguer le plan deleuzien de deux autres concepts/dimensions : la *structure* (au sens large des structuralistes) – vers laquelle le texte de Laurence tire, me semble-t-il, le diagramme – et le *milieu* – vers lequel moi je tirerais bien Deleuze. Certains textes de Deleuze donnent vraiment prise à ces deux lectures – en termes de structure et de milieu – mais, ces deux concepts ne sont pas assez « mouvementisés » pour Deleuze. Je vous propose de l'explicitier quelque peu en me centrant sur la structure (je ne vais pas avoir le temps de distinguer l'agencement et le *milieu*).

2.2.1. Le plan n'est pas une structure

d'abord, le plan n'est pas une structure, et donc l'articulation du plan et de l'agencement n'est pas celle d'une structure et d'un sujet ou d'un acteur disons (et cette distinction – du plan et de la structure, du structuralisme et de Deleuze – vaut d'autant plus cher peut-être qu'il y a des affinités entre les structuralistes et la pensée de Deleuze, ne serait-ce que dans la contestation du primat de l'identité du sujet)

1. Je ne crois pas que le diagramme soit essentiellement – du moins chez Deleuze (car tu étudies aussi Foucault) – de l'ordre de ce que tu appelles, Laurence, un « *paradigme explicatif global* », comme l'interactivité ou le réseau dans notre société contemporaine du numérique (ou dans notre société technologique comme dit A. Barry que tu cites), paradigme qui viendrait expliquer ou rendre compte des agencements concrets observés dans une société. C'est vrai que cette lecture – qui me semble d'ordre structuraliste (la structure désignant ici le paradigme comme diagramme structurant les agencements) – est effectivement réellement suscitée par le livre de Deleuze sur *Foucault* (sur lequel tu t'appuies) : Deleuze y distingue les deux diagrammes (ou plan) de la *souveraineté* (au temps du roi) et de la discipline (après Napoléon) et souligne combien ces diagrammes valorisent ou non différents agencements (tels que la prison, l'école, etc.) ; il écrit ainsi, d'abord,

que : « *toute société a son diagramme* » (*Foucault*) ;

puis : « *les agencements eux-mêmes avec leurs techniques, sont sélectionnés par le diagramme : par exemple la prison peut avoir une existence marginale dans les sociétés de souveraineté (...), elle n'existe comme dispositif [et le passage ici du terme d'agencement, initialement retenu, au terme de dispositif – l'équivalence que Deleuze semble établir entre ces deux termes – est à mon sens significatif] que quand un nouveau diagramme, le diagramme disciplinaire, lui fait franchir le « seuil technologique » » (*Foucault*),*

On est vraiment dans une perspective structuraliste (celle que privilégie Laurence, donc, si j'ai bien compris) mais on peut penser que ces textes deleuziens sont en fait aimantés par les concepts de Foucault, auteur qui lui me semble, effectivement, nettement plus structuraliste que Deleuze : ces régimes de pouvoir – souveraineté ou discipline –, tout comme les *épistémè*

(des formes de paradigme au sens de Kuhn) qu'ils distinguent, sur le plan du savoir, dans les *Mots et les choses*, sont bien de l'ordre d'une structure – qui structure les rapports de pouvoir ou les actes de pensée/connaissance.

2. Mais, du point de vue de la philosophie de Deleuze, cette lecture du plan (ou du diagramme) en termes de structure, conduit à masquer un certain nombre de choses et notamment combien le *plan est en lui-même mouvementé* (combien la « structure », si vous voulez, est elle-même mouvementée).

(sauter le § qui suit et ça va bien s'enchaîner)

[*Jetable* : D'une part, elle masque la manière dont le plan et les agencements sont en relation réciproque (la structure, si l'on veut, étant donc non seulement structurante mais aussi structurée par les agencements – et cette relation réciproque n'est du reste pas simple du tout – on va essayer d'y revenir tout à l'heure) ; Deleuze écrit par exemple : « *tout agencement exprime et fait un désir en construisant le plan qui le rend possible, et le rendant possible, l'effectue* » (*Dialogues*). Il est bien là question de « *présupposition réciproque* » (*Foucault*) entre agencement et plan et de *constructivisme* : le plan n'est pas une structure préalable déterminant les agencements, il se construit avec et par les agencements (qu'il rend par ailleurs possible)]

A la différence d'une structure, a priori relativement stable (chez les structuralistes) : le plan est en effet *en lui-même* parcouru par des mouvements. Ce mouvement ne tient pas – ou pas seulement – en effet à ce que cette structure (ce plan) peut être contestée, renversée *de l'extérieur* par une autre structure – par une autre société –, même si à nouveau, dans *Foucault*, Deleuze donne prise à cette lecture quand il parle par exemple de « *succession des diagrammes* » (cad de succession de sociétés).

Mais chez Deleuze, le mouvement n'est pas *extérieur* au plan ou au diagramme, il est au sein même du diagramme, qui pourrait être considéré dès lors – apparemment – comme une forme de « structure mouvementée ».

Dans *Foucault*, il écrit ainsi : « *le diagramme est profondément instable ou fluant* » (*Foucault*, p. 43) ; le mouvement ou la ligne de fuite n'est donc pas ce qui, *contre* le diagramme, contre la société, viendrait la renverser, de l'extérieur, mais ils sont constitutifs du diagramme, du plan lui-même, de la société elle-même (si on continue sur cette lancée) – **comme une grosse vague peut être constitutive d'une mer agitée** (je vais revenir sur cette métaphore, d'ailleurs pas forcément très simple)

Restes :

« *ainsi n'y a-t-il pas de diagramme qui ne comporte (...) des points de créativité, de mutation, de résistance* » (*Fouc*, p. 51) ;

Ceci dit, même dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* – qui est pour moi le livre de référence de la fin de l'œuvre de Deleuze – quoique dans une moindre mesure, le plan d'immanence est considéré comme le plan de la pensée – une forme de paradigme (au sens de Kuhn) – qu'établit le philosophe pour produire, « ensuite », ces concepts sur ce plan – de même que l'artiste établit un plan de composition sur lesquels il invente des affects, des percepts et le scientifique un plan de référence sur lequel il établit des fonctions (ce sont les trois registres de ce livre).

[*Ou encore* : après avoir décrit le diagramme comme le dehors même du champ social (cf. *Fouc*, p. 90), Deleuze précise – conformément à sa détermination du dehors selon le mouvement – qu' « en lui-même, il est instable, agité, brassé. C'est le caractère paradoxal de l'a priori, une micro-agitation (...) Si bien que le

diagramme (...) n'est pas un lieu [une instance ou une structure localisée], mais plutôt un « un non-lieu » [un dehors] : ce n'est un lieu que pour des mutations. » (Fouc, p. 91, je souligne.)

Sur le plan : « le plan d'immanence ne cesse de se tisser, gigantesque navette » (QP, p. 53)

2.2.3. Les 3 niveaux deleuziens

1. Alors pourrait-on parler encore de structuralisme en étendant le terme à des *structures mouvementées* ? Cela paraît difficile dans la mesure où ce qui tiendrait lieu de structure chez Deleuze – le plan – demeure subordonné : ce plan ne vaut que parce qu'il ouvre sur un mouvement qui non seulement le constitue mais le déborde. Car – et on franchit ici une p'tite étape de plus – il faut en fait dire que si le diagramme est *en lui-même* mouvementé c'est parce qu'il procède, ou parce qu'il ouvre sur un mouvement encore plus essentiel ou du moins un mouvement qui ne se réduit pas au mouvement qui parcourt le diagramme (mais qui l'explique plutôt) ! Deleuze écrit : « *Le diagramme est issu du dehors, mais le dehors ne se confond avec aucun diagramme* » ; il y a donc quelque chose – un dehors – qui n'est ni un agencement, ni un plan (ou un diagramme), qui n'est pas sur le plan et qui explique que celui-ci est parcouru de mouvement : « *la force du dehors ne cesse de bouleverser et de renverser les diagrammes* » - *bouleverser* ou *renverser les diagrammes* : pas nécessairement au sens où du coup il y a remplacement d'un diagramme par un autre diagramme, d'un plan par un autre plan, mais au sens plutôt où, du coup, sous l'effet de la force du dehors, le plan bouge et ne cesse d'être bougé ou secoué – **comme un radeau ne cesse d'être secoué par une mer agitée**. Cette métaphore de la mer agitée ou chaotique – pour penser ce dehors – est explicite chez Deleuze ; dans *Foucault*, il est question d'*ouragan* ou de *cyclone* ; dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* de mer chaotique ; et Deleuze, dans ce livre, considère la philosophie, l'art et la science comme « *trois plans* » - trois « *radeaux* » - avec lesquels nous pouvons *plonger* « *dans le chaos* » et l'affronter.

2. On peut donc bien distinguer aussi, chez Deleuze – du moins à ce stade de l'analyse – trois niveaux comme toi Laurence, mais ce ne sont pas les mêmes que les tiens – et c'est normal (ton problème n'est pas de proposer une lecture disons objective de Deleuze) – : il s'agirait [*reprendre son tableau*]

a) au 1^{ère} niveau : de l'agencement – qui relève d'un niveau que je ne distinguerai pas de celui des micro-dispositifs (même s'il faut distinguer le concept d'agencement et celui de dispositif) –,

b) au 2^{ème} niveau : du plan ou du diagramme – que je ne rabattrai donc pas sur une structure – et

c) au 3^{ème} et dernier niveau : du chaos, un chaos vital qui est le fonds du réel pour Deleuze.

Dans ce cadre, vous voyez qu'il faut voir différemment le statut du plan (ou du diagramme). Le concept de plan répond à cette exigence : donner de la consistance (c'est un plan), à notre vie alors même qu'elle est en prise avec un *chaos* (ou un *d dehors*) *essentiel* qui, en tant que chaos, menace toute consistance ; ou encore : être dans le mouvement sans pour autant se perdre dans le chaos, voilà la fonction du plan – ou des plans (des radeaux) du philosophe, du scientifique ou de l'artiste. Ce type de plan, c'est une structure si on veut mais au sens où, si elle n'est pas là, on est cuit, on part dans le chaos – *une structure qui protège en un sens, mais qui est du coup menacée en permanence – et qui doit l'être*.

Qui doit l'être (menacée) car il y a deux écueils inverses pour Deleuze : le premier, c'est se perdre dans le chaos donc, mais le second, c'est ne plus être en prise avec le chaos, ne plus être alimenté, *vitalisé* par son mouvement : se figer – ce serait, justement, peut-être, l'écueil de la *structure*. Le plan ce n'est ni un chaos, ni une structure, ce serait une *structure chaotique*

menacée en permanence par ces deux écueils : tomber dans le chaos, se figer comme structure.

Je crois que l'on peut tenir un raisonnement du même type avec les agencements (et du reste parfois, j'ai du mal à vraiment voir la nécessité qui conduit Deleuze à distinguer agencements et plans, à établir ainsi deux dimensions distinctes) : un agencement ne vaut pour Deleuze que dans la mesure où il fuit, mais en permanence, il risque sans doute de se refermer, de devenir étanche, et de n'être alors plus qu'une organisation disons ou un *dispositif* (un agencement stratifié comme dit Deleuze). Oui, les agencements sont porteurs de cette ambiguïté : s'ils doivent s'ouvrir, s'ils tirent leur valeur de leur capacité à fuir, n'empêche ils peuvent toujours se refermer.

3. Bon, tout cela vous paraîtra peut-être bien abstrait. **Vous en dites-quoi ? On touche à des points techniques de Deleuze.**

Cette lecture de Deleuze selon trois niveaux mouvementisés permet sans doute de se libérer du structuralisme – de la vision du plan comme structure (le plan étant ballotté ou secoué par le chaos) – mais elle pose encore problème, je crois : elle tend en effet, me semble-t-il, à rendre hiérarchique l'organisation conceptuelle de la philosophie de Deleuze : ce n'est certes plus la hiérarchie d'une structure et d'un sujet (ou d'un homme), hiérarchie typique du structuralisme, mais c'est encore, apparemment, une *hiérarchie* à trois niveaux, avec en tous les cas un niveau qui paraît plus fondamental, celui du chaos (niveau auquel viennent s'alimenter les deux autres)... Or, je ne suis pas sûr que la philosophie de Deleuze – qui est une philosophie de l'*immanence* ou de l'horizontal – soit réellement compatible avec une vision hiérarchique de cette ordre : le chaos deleuzien est-il donc vraiment une forme d'essence, de base ou de fondement, aussi mouvementé soit-il, des plans et des agencements (comme tend à le suggérer, je crois, ce que nous avons dit pour l'instant) ?

Je ne crois pas et, du coup, il faut prolonger encore, me semble-t-il, l'analyse de l'articulation de ces dimensions et de **ce que peut désigner ou recouvrir un agencement qui fuit** (c'est notre fil directeur). C'est pour cela que je vous propose trois métaphores, trois comparaisons plutôt, bien différentes, quoique cohérentes entre elles – que j'ai cherchées pour essayer de concrétiser cette affaire quelque peu (je ne sais pas si je vais vraiment y arriver) et, aussi pour essayer de dépasser cette difficulté attachée à une éventuelle hiérarchie de dimensions chez Deleuze.

Alors autant je ne crois pas avoir pris beaucoup de risque pour le moment au niveau de l'interprétation de Deleuze [ne pas le dire ce qui suit : même si on pourrait discuter sur le poids, dans sa philosophie du mouvement, de l'*agencement* relativement au *devenir*], autant à ce niveau – celui du § 2.2.3. –, il se peut que je soutienne, touchant Deleuze, des choses disons un peu moins solides, voire un peu fragiles.

2.2.3. L'agencement (qui fuit) comme *pli* (à partir de 3 comparaisons : mer agitée ; espace-temps relativiste ; dieu de Spinoza)

Mes trois comparaisons

Je ne vais pas traiter, sauf si vous insistez, la deuxième comparaison qui est sans doute la plus complexe.

Bon, mais ces trois comparaisons permettent, me semble-t-il, de bien suggérer en quoi le chaos ne peut pas être compris, ou en tous les cas pas complètement, comme une forme d'essence ou de fondement *extérieur* au plan et aux agencements.

Dans ces comparaisons, il va être question non pas de trois instances – ou de trois niveaux comparables aux trois niveaux identifiés (l'agencement, le plan et le chaos) – mais seulement

de 2 dimensions que je vous propose que nous assimilions, pour simplifier l'affaire, au couple de *l'agencement et du chaos* (on laisse de côté donc le niveau intermédiaire du plan – même si, parfois, ce qui sera dit touchant les relations de l'agencement et du chaos pourrait également valoir touchant les relations de l'agencement et du plan – et, comme je vous l'ai dit, j'ai parfois des difficultés à bien comprendre la nécessité de distinguer ces 3 niveaux).

3.1. 1^{ère} métaphore : la métaphore de la *mer agitée* et du radeau

- (*explication*) dans cette métaphore, le radeau, c'est l'agencement (tout à l'heure j'ai dit que c'était le plan, qu'on laisse donc, ici, de côté – sinon la métaphore va être un peu compliquée) et la mer agitée, c'est le chaos ; ce qui a de la valeur pour Deleuze c'est de plonger le radeau en pleine mer ; revenir au rivage ce serait peut-être, au contraire, figer le radeau ou l'agencement comme une organisation ou un dispositif ;

- Rien de vraiment neuf ici (par rapport à ce qui précède) ; cette métaphore, explicitement utilisée par Deleuze, a l'avantage de concilier mouvement et géographie : c'est bien cela une mer agitée, une forme de mouvement géographique ; en ce sens, elle touche au cœur de Deleuze. Mais elle a une limite (au moins) : le rapport entre la mer et le radeau – ou entre le chaos et l'agencement – reste surtout unilatéral : la mer ballote le radeau sans qu'il y ait trop a priori une détermination, en retour, de la mer par le radeau ; du coup, le chaos reste encore surtout vu, avec cette métaphore, comme une forme de fondement (extérieur) de l'agencement.

[Jetable :

Alors on va du côté d'une deuxième comparaison, qui vient de la physique.

3.2. la relativité générale (en physique)

- vous n'êtes peut-être pas familiers avec la théorie de la *relativité générale* du début du 20^{ème} (moi non plus). Si cette théorie est perturbante, c'est parce qu'elle casse deux idées familières liées à notre espace (il faudrait en fait parler d'espace-temps) :

a) d'une part, cet espace n'est pas identique partout et tout le temps : il peut être plus ou moins courbe, comme peut l'être, si l'on raisonne en deux dimensions, une surface d'une courbure variable (ça fait à nouveau penser à des vagues) ;

b) ensuite et c'est le point le plus important ici : cette courbure elle-même, cette structure de l'espace n'est pas un cadre neutre – c'est-à-dire : un cadre invariant et préalable aux phénomènes physiques qui s'y déploient – : ce cadre – qui est disons de l'ordre du chaos (ou du plan) de Deleuze si vous voulez – peut être affecté par ce qui s'y déroule, par la matière-énergie qui s'y déploie – et que nous pourrions assimiler aux agencements – ; donc l'espace non seulement n'est pas identique partout (la courbure varie), mais peut bouger en fonction de ce qu'il y a dedans, donc vous imaginez... C'est à peu près clair ?

- à mon avis, on est bien là dans l'univers de Deleuze. D'abord, parce que Deleuze est un philosophe qui ne cesse de faire usage – un usage très spécifique (pas du tout scientifique) – des notions de la physique contemporaine (particules, énergie, champs, flux, puissance, seuils, courbure de l'espace, etc. : de telles notions pullulent chez Deleuze) – et à mon avis, cet usage est nécessaire pour soutenir sa philosophie du mouvement (car le mouvement c'est quand même aussi l'objet des sciences physiques).

Et ensuite, ce qui est peut-être intéressant avec cette comparaison c'est d'imaginer un cadre si vous voulez de l'ordre d'un espace – on est toujours dans la géographie de Deleuze – qui

bouge et qui bouge en fonction de ce qui s’y déploie, un chaos ou un plan déterminé ou affecté par les agencements... De ce point de vue, on tend bien à remettre en cause l’image du chaos comme fondement extérieur des agencements.

[Citations en soutien : « *divers mouvements de l’infini sont tellement mêlés les uns aux autres que, loin de rompre l’Un-Tout du plan d’immanence, ils en constituent la courbure variable* » (QP, p. 41) ; moins bien : « ... *le plan n’avait pas encore la courbure ou les mouvements indispensables* » (QP, p. 31)]

]

3.3. le rapport d’expression entre Dieu (qui est partout) et l’homme chez Spinoza.

- La 3^{ème} comparaison conduit dans un autre univers : du côté du Dieu du philosophe hollandais Spinoza (du 17^{ème}), dont la philosophie est souvent qualifiée de *panthéisme*. Panthéisme : c’est une vision selon laquelle tout est Dieu ou encore selon laquelle il n’y a pas de différence de substance entre Dieu et le monde ou entre Dieu et les hommes : Dieu n’est pas dans un autre monde mais ici même, à même ce monde, à même nous : cela ne veut pas dire que nous sommes Dieu, ou – pour reprendre notre parallèle – qu’un agencement est le chaos – car Dieu est partout : dans tous les hommes, dans toutes les choses – ; mais cela veut bien dire que nous sommes, du point de vue de Spinoza, comme cette feuille banale, d’une teneur divine : nous sommes *en* Dieu, comme on dit qu’une table est *en* bois si vous voulez.

- Cette comparaison est légitime dans la mesure où Spinoza est, sans doute avec Nietzsche et Bergson, le philosophe qui a le plus inspiré Deleuze. Elle a un avantage très important à mon sens : elle suggère que les hommes et Dieu, que les agencements et le chaos sont de la même substance, sont faits **du même élément** – au sens d’un élément gazeux ou liquide. Un même élément ! Là aussi, du coup, on ne peut plus considérer le chaos (même s’il est assimilé à un Dieu – mais c’est le Dieu d’un panthéisme, qui est nulle part ailleurs qu’ici et partout) comme un fondement extérieur aux agencements puisqu’ils sont foncièrement identiques, constitués de la même substance.

Mais cette comparaison avec le Dieu de Spinoza a peut-être aussi une faiblesse : à la différence de la mer agitée, elle tend à mettre de côté la dimension du mouvement : penser un Dieu mouvant ne va en effet pas de soi me semble-t-il (même si c’est bien de ce côté que Deleuze tire le dieu de Spinoza dans ses ouvrages sur Spinoza)

Une philosophie de la poussière !

1. Mer ou Dieu : bon, je ne sais pas si ça a aidé à comprendre la nature du chaos et de ses relations avec les agencements : considérés comme le radeau sur la mer ou comme l’homme *en* Dieu.

Il me semble en tous les cas que toutes deux convergent vers un point nouveau – remarquable de mon point de vue – et que je suggérais à l’instant : le fait que dans le fond le réel, l’être, n’est fait *que d’un élément* (au sens d’un élément gazeux ou marin) : cela peut être l’élément divin donc (c’est la 3^{ème} comparaison), mais cela peut aussi être l’élément de la mer ou de l’eau (1^{ère} comparaison).

Encore une fois, dans cette perspective, les agencements ne sont donc pas d’une substance différente que le chaos ou que le plan : tous trois renverraient foncièrement à **une même substance** ou une même *molécule* comme dit Deleuze. Et c’est en ce sens, je crois, que des commentateurs ont pu déceler, parfois de manière critique (je pense à Badiou), chez Deleuze une philosophie de l’Un, le retour d’une forme d’identité que serait cette même substance, cet unique élément.

2. (bilan) En tous les cas, de mon point de vue, dans cette perspective, on a avancé un peu sur l'articulation de l'espace et du mouvement qui, autant que je puisse en juger, me semble être le problème de Deleuze. Pour traiter ce problème, Deleuze ne s'en remet donc ni à une structure – bien peu mouvementée – que serait le *plan*, ni même, finalement, à un fondement extérieur – lui mouvementé – que serait le *chaos* (qui viendrait fonder, par le haut ou par le bas, les agencements et le plan). Il s'en remettrait plutôt à une unique substance qui imbiberait déjà l'agencement et ce serait pour cela qu'un agencement pourrait fuir : parce qu'il serait déjà imbibé (comme une éponge), parce que l'intérieur de l'agencement serait déjà porteur de l'extérieur, de ce qui va fuir :

- oui, tout ça pour dire : que si l'agencement fuit, c'est peut-être tout simplement parce qu'il est déjà plein d'eau.

C'est à mon sens ce que suggère Deleuze, par exemple dans *Foucault*, quand il parle d'un « *dedans qui serait seulement le pli du dehors, comme si le navire était un plissement de la mer* », comme si l'agencement ou le plan n'était qu'un pli du chaos, **comme si le chaos était plié dans l'agencement**. Cette métaphore du **pli**, le pli d'un tissu, montre bien que le navire et la mer, l'agencement/le plan et le chaos ne sont pas la même chose, bien sûr, mais sont de *la même étoffe*, de la même substance : l'agencement c'est déjà en puissance du chaos et c'est pour ça que de lui-même il peut fuir.

3. J'en ai presque fini avec cette lecture un peu technique de Deleuze et ce point § 2.2. Je voudrais juste suggérer pour finir que je ne sais pas si ce parcours résout toutes les difficultés posées par la philosophie de Deleuze. Certes, ainsi reformulé, le problème n'est plus de concilier une structure (ou un plan) et du mouvement, il est plutôt de concilier une même et seule substance et du mouvement. Or, est-ce possible ? Ce serait quoi en effet une substance ou un élément qui bouge ?

Ce pourrait être, encore une fois, de l'eau agitée. Deleuze invite également – et c'est intéressant je trouve – à penser les choses dans l'élément de la terre (pas seulement, donc, dans l'élément de la mer ou de l'eau) quand il parle de « *désert mouvant* » (QP, p. 43) ou encore de « *sol meuble et mouvant* » (QP, p. 101). Et du coup, je me demandais (je ne sais pas ce que vous en pensez) si [être LBNT] la *poussière* ne désignerait pas une forme d'élément mouvant, une manière peut-être d'appréhender, avec une référence concrète (la poussière), ces difficultés posées par la philosophie de Deleuze. En ce sens, un bon agencement serait non seulement un agencement qui fuit, mais un **agencement poussiéreux** – et moi je parie que Deleuze aurait été content que l'on considère sa philosophie comme une **philosophie de la poussière** !

[A propos du milieu, à ne pas dire :

2. [*à mon avis, peut ne pas être dit*] C'est en ce sens que l'on pourrait à mon sens faire valoir chez Deleuze l'idée de *milieu* : du moins au sens où le milieu n'est pas – ou pas seulement – un environnement (ni une structure), mais bien aussi ce qui est au cœur – au milieu – des agencements (comme il y a un milieu intérieur et un milieu extérieur en biologie). Et, ici aussi, Deleuze soutient cette analyse en termes de milieu :

1^{er} sens : « C'est cela, agencer : être au milieu, sur la ligne de rencontre d'un monde intérieur et d'un monde extérieur. » (*Dialogues*, p. 66) ; en lien avec le mouvement : « *un pur mouvement difficile à découvrir, il ne commence jamais, il prend les choses par le milieu, il est toujours au milieu* » (ibid., p. 155)

2^{ème} sens : « Entre ces agencements qui opèrent dans des milieux très différents » (*Dialogues*, p. 134 – bon, il y a là l'idée de pluralité de milieux)

3^{ème} sens : *Devenir* : « les gens sont toujours *au milieu* d'une entreprise » ou encore et c'est superbe : « *il faut en effet toujours reprendre, reprendre au milieu pour donner aux éléments de nouveaux rapports de vitesse et de lenteur qui les font changer d'agencement, sauter d'un agencement à l'autre* » (*Dialogues*, p. 112-114) ; « *tracer une autre ligne au milieu de la ligne segmentaire, au milieu des segments, et qui les emportent suivant des vitesses et des lenteurs variables dans un mouvement de fuite ou de flux* » (ibid., p. 158-159) ; à propos de Spinoza : « *toujours au milieu, toujours en fuite...* » (ibid., p. 76) **Etre au milieu, c'est être en fuite !**

Pourquoi Deleuze ne thématise-t-il pas, comme tel, ce concept qu'il utilise de façon aussi fréquente – alors même qu'elle peut peut-être indiquer l'ouverture comme telle au sein même d'un *lieu*, sans prendre le risque de passer pour une structure qui régirait les agencements de l'extérieur ? Toujours pour la même raison : parce qu'il est vrai qu'un milieu n'est pas une idée très dynamique (le milieu c'est même, à mon sens, cela même que traverse le mouvement – et qui n'est donc pas en lui-même mouvementé) et on voit cette différence entre une philosophie du mouvement et une pensée du milieu quand Deleuze écrit : « *le problème de la pensée c'est la vitesse infinie [si c'est pas l'affirmation du primat du mouvement !], mais celle-ci a besoin d'un milieu [pour le moment je serais presque OK sauf qu'il ajoute, en mouvementisant le milieu] qui se meut en lui-même infiniment* » (QP, p. 38 – et il parle après de la « *fluidité du milieu* » vient contester le primat du mouvement, parce qu'il n'est pas assez dynamique.)

2.3. La *puissance* de l'agencement (Deleuze) « contre » le pouvoir du dispositif (Foucault)

1. Sur cette base, on peut examiner la distinction entre Deleuze et Foucault, entre les *agencements* du premier et les *dispositifs* du second (que tu mobilises aussi, Laurence, dans ton texte). La différence tient à ceci (en dehors des différences de méthode et de buts entre eux deux) : le fond du réel n'est pas chaotique chez Foucault ou encore, à la différence de l'agencement, **le dispositif ne fuit pas** [le dispositif chez Foucault, c'est donc la prison, l'école ou l'asile dans une société fonctionnant en régime disciplinaire].

Plus précisément, mon hypothèse, pas trop risquée je crois, serait la suivante : les dispositifs disciplinaires de Foucault constituent un compromis entre les agencements mouvementés de Deleuze et une figure plus *relationnelle* – non mouvementée – du pouvoir (comme celle que l'on pourrait peut-être trouver, par exemple, chez les sociologues Crozier et Friedberg).

Un compromis, ce qui veut dire, d'abord, que les dispositifs participent d'un certain mouvement – et Deleuze le souligne : « *A la fois locaux, instables et diffus, les rapports de pouvoir [engagés par le régime disciplinaire des dispositifs chez Foucault] n'émanent pas d'un pouvoir central ou d'un foyer unique de souveraineté [le foyer du roi], mais vont à chaque instant « d'un point à un autre » dans un champ de forces, marquant des inflexions, des changements de direction, des résistances. C'est pourquoi ils ne sont pas « localisables » dans telle ou telle instance.* » (Fouc, p. 80) et un peu plus loin, dans ce même texte de Deleuze, il est aussi question de « *liaisons mobiles et non-localisables.* » (Fouc, p. 81). Et il est vrai que chez Foucault, le pouvoir disciplinaire ne tient pas dans un lieu, excède tout lieu, puisqu'il ne cesse de *traverser* le corps social. On pourrait dire je crois que chez Foucault, la structure de la discipline – ou le diagramme disciplinaire – configure le pouvoir comme un *réseau* de rapports – un réseau *productif* de rapport – qui « *passé à travers tout le corps social* » selon la formule de Foucault.

Mais ce « mouvement » disciplinaire n'est pas un authentique mouvement deleuzien (ce n'est qu'un compromis), ce réseau de pouvoir n'est pas un *rhizome* – c'est-à-dire n'est pas de

l'ordre des racines proliférantes de Deleuze –, n'est pas non plus un réseau socio-technique à la Callon-Latour. C'est ce qu'attestent, je crois, deux points (sans doute très liés) :

- le mouvement de ce réseau reste déterminé, selon Foucault, par une *stratégie*, autrement dit par un certain ordre ; Deleuze explique dans un entretien (du Mag) : « *c'est même une de nos différences avec Foucault : pour lui, un champ social était traversé de stratégies, pour nous il fuit de partout* » ;
- 2nd point : chez Foucault, l'individu – le *lieu* de l'individu (de chaque individu) – reste déterminant : il demeure en *face-à-face* avec le pouvoir, comme ce que les dispositifs disciplinaires constituent ou normalisent ou encore comme ce qui *résiste* à ces dispositifs. Le pouvoir passe partout peut-être, mais Foucault pense les *points* – les individus – que le pouvoir rencontre ainsi dans son déploiement (alors que Deleuze se désintéresse de ces points pour privilégier les lignes).

Ordonné par une stratégie, localisé par les individus, le processus disciplinaire des dispositifs ne sauraient fuir à la manière des agencements, en prise, lui, avec un plan chaotique.

[Et, finalement, je me demande si le mouvement chez Foucault, tous ces réseaux de pouvoir, ne sont pas en un sens coincés dans, ou subordonnés à un face-à-face entre la structure (diagramme), en l'occurrence disciplinaire qui détermine./structure ce type de pouvoir (et son mouvement), et le sujet/individu – qui est constitué. Comme si le mouvement de Foucault avait été retenu par son structuralisme.]

2. Je crois que Deleuze minimise pas mal cette différence avec Foucault – qui était son ami et qu'il admirait –, différence qu'il faut pourtant, je crois, plutôt maintenir donc. Dans cette perspective, on pourrait dire que le dispositif est du côté du *pouvoir* – des rapports de pouvoir (qui maintiennent la référence nécessaire à des sujets humains, sujets ou objets de ces rapports) – ; alors que l'agencement deleuzien, lui, est du côté de la *puissance*. Et ici le point important est le suivant je crois : **la puissance ne saurait être pensée comme un renversement du pouvoir**, elle relève d'un autre régime que celui du pouvoir. C'est ce que dit Deleuze dans *Foucault*, je crois, quand il parle d'une « *ligne de vie qui ne se mesure plus à des rapports de force* » [ne se mesure plus ! elle n'est donc plus de l'ordre des forces ou du pouvoir].

Restes : Et il essaie de tirer la 3^{ème} partie de l'œuvre de Foucault, consacrées aux pratiques de soi, au-delà de la question du pouvoir – ou du contre-pouvoir – vers la vie ou le chaos de la vie (mais là aussi il tire trop Foucault, je crois).

Une autre manière de dire cette différence de régime entre Deleuze et Foucault serait de soutenir (dans la lignée de ce qui précède) qu'avec l'idée de dispositif on reste, malgré tout, du côté d'un *lieu* ou d'une *localisation*. Dans le champ des SIC, Daniel Peraya dit que le dispositif est non seulement une instance qui conjugue le technique, le symbolique et le social mais aussi que c'est « un *lieu* social d'interaction » - encore un *territoire* dirait Deleuze. Bien sûr, par rapport à Foucault, Peraya réintroduit comme Geneviève Jacquinet, comme Laurence, comme Monique Linard, le rôle positif, actif, des acteurs dans les *dispositifs* (rôle qui ne saurait se limiter à de la simple *résistance* à un dispositif disciplinaire) : mais, du point de vue de Deleuze, cette différence (entre ces auteurs et Foucault touchant le rôle des acteurs dans le dispositif), loin d'être déterminante, demeure inscrite dans le régime, *toujours localisé ou localisant*, du pouvoir ou du contre-pouvoir – auquel Deleuze oppose le régime d'une puissance non localisée, foncièrement indifférente, je crois, à la question du rôle des acteurs.

Encore une fois, pour Deleuze, la vraie manière de contester le pouvoir, c'est de cesser de faire le jeu du pouvoir – ou du contre-pouvoir ou de la résistance –, c'est de cesser de chercher à *renverser* le pouvoir – on ne renverse pas le pouvoir ! –, c'est autrement dit passer

dans un autre régime, celui de la puissance, d'une *puissance non localisée* : une « puissance nomade ». Deleuze résume son projet philosophique ainsi : « faire de la pensée une *puissance nomade* » (*Dialogues*, p. 40).

3. TROIS USAGES PAR LES SIC

1. Agencement qui fuit ou poussiéreux, relevant d'une puissance nomade : j'en ai fini avec Deleuze en tant que tel. On peut maintenant envisager son *usage* et l'usage que les sciences de l'homme et notamment les SIC peuvent faire du concept d'*agencement*.

Usage par les SIC : par ce terme d'usage, je vous propose d'indiquer un *rapport actif* – nécessaire – à la philosophie en général et au concept d'agencement en particulier. Rapport actif qui signifie que ce concept, une fois mis dans les mains des SIC, va nécessairement changer de tête, de statut, ne serait-ce que parce qu'il va probablement être pensé en fonction de *terrains spécifiques*, terrains dont le philosophe – en l'occurrence Deleuze – tout occupé à fonder le monde *comme tel*, à tendance à soigneusement se désintéresser. Usage qui va donc porter sur des terrains (en ce sens, dans les mains des SH ou des SIC le concept sera moins *prétentieux* qu'il ne l'est dans celle des philosophes) et qui également va forcément, je crois, du même coup, *rabattre* ou perdre la radicalité des dimensions philosophiques. En l'occurrence, ici, le mouvement des agencements risque fort d'être rabattu sur de l'homme, de l'acteur alors même que c'est ce que, précisément, il débordé (et c'est ce que fait ton texte Laurence, je crois quand il interprète les lignes de fuite de Deleuze en termes de *bricolage* au sens de de Certeau, autrement dit, sauf erreur de ma part, en termes de bricolage par les acteurs – alors que les lignes de fuite, ce serait plutôt disons ce qui fuit des acteurs eux-mêmes) ; mais c'est le lot inévitable, je crois, des relations entre la philosophie et les sciences de l'homme : celles-ci procèdent à un *usage nécessairement déformant* de la philosophie. Alors, donc, comment envisager l'usage, nécessairement déformant, par les SIC de l'agencement ?

Je vous propose deux temps : examiner, d'abord, cet usage du côté des objets ou des terrains envisageables et, ensuite, du côté, plus essentiel, des *manières de penser* exploitables par les SIC pour étudier ces terrains ou objets.

2. Quels objets ? quels terrains ?

Tout d'abord, du côté de *l'objet*, il me semble, naturellement, que Deleuze et les agencements gagneraient à être exploités pour étudier des phénomènes plutôt dynamiques, plutôt mouvementés. Plus précisément peut-être : pour étudier des terrains où ce qui vaut ce n'est pas la substitution d'une situation à une autre, la transformation d'un dispositif en un autre dispositif – ce qu'on pourrait appeler un processus de *changement* (pour distinguer le changement du mouvement) – mais *la désorganisation de la situation* elle-même : la fuite de la situation elle-même. On peut donner trois exemples de terrain (ou de types de terrain) exploitables dans cette perspective.

a) Premièrement, à mon sens, l'agencement est a priori bien en phase avec le mouvement dans le capitalisme contemporain ; dans Agapic, on l'utilise pour penser comme tel le processus de territorialisation d'un territoire ; Yann, lui, l'utilise pour penser la circulation des immatériels ou des intangibles, la façon dont des entreprises *fuient* des connaissances ou dont des connaissances, des intangibles, fuient des entreprises. Oui, je crois que cet usage de concepts mouvementés – qui permettent d'aller au-delà des concepts d'apprentissage ou de changement (et même d'innovation) – est non seulement possible mais *nécessaire* pour bien comprendre ce qui se passe aujourd'hui dans un certain nombre de situations d'entreprise (par exemple dans celle de la PME Deltacad qu'on analyse avec Isa et Fred dans AS 01).

b) 2^{ème} exemple : dans le cadre d'un projet d'ERTé, toujours avec Isabelle, on a essayé aussi d'utiliser Deleuze sur le thème de l'innovation pédagogique que peuvent susciter les campus numériques ou les TICE (en raisonnant avec des agencements de collectifs, d'espaces-temps et d'objets intermédiaires). On est arrivé à deux constats de ce point de vue :

- les TICE n'engendrent aucune innovation pédagogique – entendue comme désorganisation pédagogique – justement semble-t-il parce que les universités ne parviennent pas à *agencer* les deux sphères hétérogènes que sont celles des dirigeants et celles des EC ;

- 2nd constat : pour autant, les établissements bougent quand même, fuient quand même mais selon d'autres vecteurs que celui de l'innovation pédagogique ; on peut même se demander si la manière dont les acteurs des cellules TICE, du moins des cellules TICE jugées compétentes, comme l'unité ICS aujourd'hui rattachée à TSH (cellules compétentes car d'autres, jugées incompétentes, disparaissent purement et simplement) – on peut donc se demander si la manière dont ces acteurs se font *balader* – d'un service à l'autre d'une mission à l'autre – n'attestent pas de ce qu'ils sont au cœur de cette fuite des universités, sur une forme de ligne de sorcière à la Deleuze, ligne qui les déborde et les emporte. [j'imaginai hier Manuel Majada, directeur de l'unité d'ICS, sur *un balai de sorcière*, en train de traverser l'UTC...]

c) 3^{ème} exemple de terrain : on peut aussi, naturellement, travailler avec Deleuze sur le thème de la délibération et de la technologie. Mais alors, encore une fois, l'idée serait prioritairement, je crois – du moins, si l'on veut se placer dans une perspective deleuzienne – d'examiner comment les dispositifs traditionnels de délibération fuient – plus que de comparer des dispositifs en ligne et des dispositifs hors ligne. [être LENT] De ce point de vue – deleuzien –, je ne crois pas que l'on puisse dire, Laurence, que : « *le débat en ligne constitue une ligne de fuite pour les débats publics traditionnels* » ; à vrai dire, et toujours de ce point de vue deleuzien, j'ai trouvé Laurence ton texte un peu trop militant : tu veux « *redessiner les territoires de la participation des citoyens* » alors que pour Deleuze le seul enjeu est de faire fuir, de déterritorialiser les territoires, quels qu'ils soient (en ligne ou hors ligne).

3. 2^{ème} angle, plus essentiel, pour envisager cet usage par les SIC de Deleuze : il concerne moins l'objet ou le terrain que les manières de pensée que l'on peut mobiliser pour penser ces terrains et les phénomènes dynamiques dont ils peuvent être porteurs [vous avez un transparent sur ce point].

Je l'ai déjà souligné dans le cadre de Costech et même d'Assun il y a quelques années maintenant (je saoule Fred avec ça depuis pas mal de temps maintenant) : il y a pour moi, en sciences de l'homme comme en philosophie, trois manières de pensée, trois figures de pensée et 3 seulement :

- une figure de pensée selon la *substance* – où l'essentiel c'est ce qui passe **dans** les sujets, dans leurs substances (que ces sujets désignent des hommes, des femmes, des entreprises, des territoires)

- une figure de pensée selon la *relation* – où l'essentiel c'est ce qui se passe **entre** les sujets et

- une figure selon le *mouvement* où l'essentiel, c'est la manière dont les sujets sont *emportés* par ou dans quelque chose de plus grand qu'eux, la manière dont les sujets sont débordés par, ou emportés par, un fleuve agité donc.

Ces trois figures de pensée renvoient à trois usages possibles – pas forcément tous souhaitables je crois – de Deleuze (qui est lui-même, bien sûr, du côté de la troisième figure) ; et Laurence, ton texte est remarquable parce qu'il fait valoir les trois usages à la fois.

PS : Le premier usage – en fonction d'une pensée selon la substance – est le plus éloigné de Deleuze, il est même anti-deleuzien à mon avis : tu le fais valoir dans ton texte quand tu compares les deux dispositifs en ligne et hors ligne – quand tu compares ces deux *substances* – et, également, quand tu tends à défendre un certain type de population, des types minoritaires, des substances minoritaires (les « *femmes* », les « *personnes les moins informées* », les « *catégories socioculturelles moins favorisées* »). Il y a bien chez Deleuze l'idée d'un *devenir minoritaire*, d'un devenir *femme*, *enfant* ou *animal* – mais il ne s'agit pas, pour Deleuze, avec ces concepts, de promouvoir une identité plutôt qu'une autre, de renverser ou d'inverser une hiérarchie de substances ; paradoxalement, le devenir-femme concerne autant les femmes que les hommes – dans la mesure où il indique par ces termes, par ces devenirs-minoritaires, la nécessité de *faire fuir (seulement faire fuir) la situation globale* dans laquelle tous ces acteurs sont pris.

SILENCE

PR : Le deuxième usage – en fonction de la pensée selon la relation – est un bricolage où l'on retient de l'agencement prioritairement sa dimension *relationnelle* (et non sa dimension mouvementée) : le fait qu'il constitue dans des relations – constituantes donc – les termes mêmes mis en relation. C'est ce que tu fais Laurence quand tu t'inscris dans la lignée de Foucault et que tu écris : « *Le pouvoir n'a pas d'essence, il est opératoire (...) le pouvoir résulte ainsi des formes de la relation entre les personnes et les artefacts techniques et se disperse dans la complexité des réseaux relationnels.* » Ceci dit, là, je ne sais pas si le concept d'agencement t'apporte beaucoup plus que le concept de dispositif – qui est du reste déjà, probablement, le produit d'un bricolage de Deleuze-Guattari par Foucault. Surtout si on essaie avec Peraya, Jacquinet ou Bernadette Charlier de réintroduire le rôle positif des acteurs au sein de ce concept de dispositif.

Ce deuxième usage, selon la relation, c'est aussi ce que l'on a fait dans AGAPIC en considérant l'agencement comme une réponse à un événement. (Fred : tu veux en dire un mot dès maintenant ?)

PM : Le troisième usage – en fonction de la pensée selon le mouvement – est plus conforme, naturellement, à Deleuze (mais c'est encore un bricolage actif par les sciences de l'homme ou les SIC) : tu le fais dans ton texte, à mon avis, quand tu mobilises Latour et peut-être aussi Akrich (que je ne connais pas bien) dans la mesure où ces auteurs pensent l'innovation socio-technique comme un *réseau socio-technique mouvant* (très proche de l'agencement ou, plus encore, du rhizome de Deleuze), même si, sauf erreur de ma part, tu insistes peu ici sur ce caractère mouvant de ce type de réseaux.

Tu crois aussi vraiment cette 3^{ème} figure, ce troisième usage de Deleuze, quand tu suggères à juste titre à mon avis (mais pour le regretter) que Latour n'est pas un penseur du pouvoir. Mais est-ce parce qu'il l'a manqué, parce qu'il a raté la chose – à savoir le pouvoir – ou est-ce plutôt, comme j'aurais tendance à le penser, parce qu'il est dans un autre régime de pensée, celui de la *puissance*, de la puissance non localisée des réseaux socio-techniques ?

[Et à ma connaissance, Callon et Latour ne thématise pas un chaos fondamental – c'est la différence entre des sociologues de l'innovation et une philosophie du mouvement.]

4. Finalement, ce qui m'a posé question : c'est ce triple usage, la possibilité même de ce triple usage. Et je me suis demandé si ce triple usage ne disait pas quelque chose des sciences de l'info com elles-mêmes. Il se trouve que je suis en train d'étudier 12 textes de la revue *Distances et savoirs* (revue qui est à la frontière des SIC et des SED) et je suis là aussi frappé, du fait que les SIC, à la différence, je crois, d'une discipline – très substantialiste – comme la

psychologie (même si l'on peut faire de la psychologie relationnelle comme au CRED), je suis frappé donc du fait que les SIC peuvent vraiment convoquer **les trois figures à la fois**. Est-ce qu'il n'y aurait pas là matière à penser la pluralité, l'authentique pluralité peut-être, *des* SIC ?

Merci de votre attention.

[chez Foucault, les sciences de l'homme procèdent, découlent, du pouvoir disciplinaire en tant qu'il fabrique des individus assujettis : Toujours à propos des SHS : « en fait, ce qu'elles donnent comme l'homme, c'est l'individu disciplinaire. », PP, p. 59 ; l'enjeu est bien de se placer en deçà !]

Document interne de travail- ASSUN